

## LA CUISINE DANS LES COUPLES MIXTES JUIFS ET NON-JUIFS : SE SOUVENIR DES BONNES CHOSES

Résumé

Séverine Mathieu  
EPHE-GSRL

Ce travail est issu d'une enquête menée sur les couples mixtes juif/non juif<sup>1</sup>, dont l'objet est de saisir quelle forme de judéité vivent de tels couples dans un contexte de modernité<sup>2</sup>. Dans les couples mixtes que j'ai rencontrés, la culture religieuse prédominante est celle du judaïsme et il sera ici question de la cuisine « juive ». Certes, ces couples ne font pas nécessairement une telle cuisine, elle fait l'objet de négociations mais la plupart du temps, des plats « juifs », ou considérés comme tels, apparaissent sur les tables (chez les familles d'origine ashkenaze comme chez celles d'origine sépharade). La transmission de la judéité devient, dans ces conditions, une véritable affaire de couple, où chacun des deux conjoints s'implique. Pour élaborer des espaces permettant de garder un lien avec un judaïsme sécularisé, les personnes sollicitées ont recours à des « opérations de bricolage »<sup>3</sup> individuelles. La cuisine met en œuvre de telles opérations.

Chez les personnes rencontrées, pour la plupart dépourvues de connaissance religieuse juive, la culture alimentaire est forte et laisse sa trace. Elle se substitue même à une culture religieuse et devient le symbole d'une identité juive, au cœur d'une mémoire familiale et de la mémoire d'un groupe. Ainsi, dans ce contexte, parler de religion ce n'est pas parler de croyances mais comme le rappellent L. Valensi et N. Wachtel, c'est plutôt évoquer « *un climat, des formes de commensalité et de sociabilité* ». La religion est à la limite une « *pratique sans savoir* », une « *orthopraxis sans orthodoxie* » pour reprendre leur formule<sup>4</sup>. Dans les couples mixtes rencontrés, qui pour la plupart ne pratiquent pas, comment se définit cette orthopraxis ?

On peut sans doute considérer que jouant traditionnellement un rôle fondamental en matière de transmission<sup>5</sup>, les femmes s'emparent du terrain culinaire qui leur est, sinon réservé, du moins familial, pour assumer ce rôle. En d'autres termes, si la cuisine occupe une place primordiale en matière de transmission, c'est que ce sont les femmes qui, généralement, la font. Relevons toutefois que parmi les membres des jeunes générations, nombreux sont les hommes qui disent mettre ou vouloir mettre la main à la pâte. La cuisine permet l'inscription dans une temporalité familiale, mythique ou historique.

---

<sup>1</sup> Entre janvier et novembre 2003, 24 entretiens ont été réalisés avec de tels couples. A ces entretiens, il faut ajouter de nombreuses observations, à l'occasion de repas, de fêtes, ...

<sup>2</sup> Sur ces rapports entre judaïsme et modernité, les articles de Régine Azria, « Pratiques juives et modernité », *Pardes*, N°14, 1991, p. 53-70. et Sophie Nizard, « Judaïsme et modernité », *Religions et modernité*, « Les Actes de la DESCO », CRDP Académie de Versailles, 2004, p. 229-242. sont particulièrement féconds.

<sup>3</sup> Hervieu-Léger Danièle, *Le pèlerin et le converti. La religion en mouvement*, Paris, Flammarion, 1999., p. 99.

<sup>4</sup> Valensi L., Wachtel N., *Mémoires juives*, Paris, Gallimard-Julliard, 1986, pp. 65-66.

<sup>5</sup> Sur ce point, voir les travaux de Joëlle Allouche-Benayoun et notamment, « Les pratiques culinaires : lieux de mémoire, facteurs d'identité », *Rassegna Mensile di israel* « , 4è trim. 1983, pp. 615-637.

Dans les couples mixtes rencontrés, à travers des rites recomposés, la cuisine fait ressortir cinq dimensions : retrouver l'enfance, s'inscrire dans une mémoire familiale, faire l'apprentissage de l'autre, se différencier et se distinguer et transmettre un judaïsme sécularisé de mémoire. Ces dimensions sont toutes intriquées les unes aux autres.

En dehors de toute pratique religieuse traditionnelle, ces couples célèbrent néanmoins, à leur façon, deux moments forts de la ritualité religieuse juive en matière de cuisine et, en miroir, de jeûne : le *Seder* de *Pessah* et *Kippour*.

Le religieux fait ainsi mémoire<sup>6</sup> à travers des rites culinaires recomposés dans un judaïsme sécularisé. Comme l'explique fort bien S. Nizard, le « *malaise dans la temporalité* »<sup>7</sup> « conduit à un surinvestissement du passé comme lieu d'inscription identitaire »<sup>8</sup>. Le respect de l'impératif « *Zakhor* »<sup>9</sup>, (souviens-toi), fait de la cuisine l'un des vecteurs essentiels de transmission du judaïsme. Pour les personnes rencontrées, la cuisine « juive » participe à l'élaboration d'une mémoire, tantôt festive, tantôt nostalgique. Elle offre une représentation chaleureuse et conviviale d'une communauté disparue. Ce qui compte c'est la mémoire des corps et des sens, forgés dans une histoire familiale et collective. Si cette cuisine est mixte dans les faits (elle emprunte à différentes traditions culinaires), elle ne l'est pas du point de vue du genre. Ce sont les femmes qui restent habituellement en charge de la cuisine dans les familles. Les femmes juives s'inscrivent dans la continuité de leur mère et dans une mémoire familiale. Les femmes non juives investissent et s'approprient la biographie de l'autre, élaborant ainsi une biographie commune : de menacée, la mémoire devient restaurée.

---

<sup>6</sup> Pour reprendre le titre de l'ouvrage de D. Hervieu-Léger, *La religion pour mémoire*, Paris, Editions du Cerf, 1993.

<sup>7</sup> Zawadzki P. (ed), *Malaise dans la temporalité*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2002.

<sup>8</sup> Nizard S., « Mémoires incorporées : rites et pratiques alimentaires dans le judaïsme contemporain », Actes du colloque AFSR, février 2003, *Rites religieux et politiques des sociétés modernes*, Paris, L'Harmattan, 2004, p. 93.

<sup>9</sup> Pour reprendre le titre de l'ouvrage de Yerushalmi Y. H., *Zakhor. Histoire juive et mémoire juive*, Paris, La Découverte, 1984.